

11 SERPENTS

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

11 SERPENTS

Philippe Saimbert

Illustration de couverture réalisée par :
Emmanuel Vegliona
www.emmanuelvegliona.com
<http://emmanuelvegliona.blogspot.fr>

Maquette de couverture réalisée par :
Véronique Audelon

© Philippe SAIMBERT, 2017
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-227-7551-9

Édité par :
Philippe Salamagnou
64160 Lussagnet-Lusson - France
Contact : philippe.saimbert@yahoo.fr

Dépôt légal : novembre 2018
Imprimé par Imprimerie Jouve / Mayenne

1

D'aussi loin que je me souviennne, j'ai toujours été un *loser*. Un gagne-petit. Et encore dans « gagne-petit », il y a le mot « gagne » et dans ma vie, je n'avais pas gagné grand-chose. Même pas une modeste reconnaissance. Il y en a qui naissent avec une cuillère en argent dans la bouche. La mienne, on me l'avait souvent mise dans une partie de mon anatomie que je ne puis citer ici.

Je ne cherche pas à me trouver des excuses, je n'en ai pas. Ni enfance malheureuse (mes parents m'avaient gâté en tout), ni problèmes de santé (mis à part les petites misères des maladies de l'enfance), ni coup du sort, ni acharnement du destin. Non, rien de tout cela. Mon existence n'avait pas décollé. Le wagon de mes rêves et de mes ambitions était resté à l'arrêt.

Pourtant, je m'étais battu. Pas comme un lion, je le reconnais. Disons, comme un loup. Bon, plutôt comme un chien. Et encore, pas un gros chien. Plutôt un caniche. Que voulez-vous, il y a des clébards qui n'hésitent pas à mordre et d'autres qui se contentent de montrer les crocs. Moi, je faisais partie de la catégorie des toutous qui aboient mais ne mordent pas.

Évidemment, la meute finit par les reconnaître et a bien vite fait de les soumettre. Le dicton du jour (dicton des lâches, des fainéants et de ceux qui n'ont pas d'ambition) : « Restez soumis et vous n'aurez pas d'ennuis. »

Pour résumer : j'étais parti dans la vie sans grandes faiblesses mais il me manquait simplement l'étincelle, la flamme ou la rage qui auraient pu transformer le quelconque en quelqu'un. Et à cinquante balais, le sable

du temps avait bien érodé le bonhomme.

Mais cousine Abeline venait de nous offrir – de m’offrir – une chance unique de changer la donne. Sans doute la seule et dernière chance à même de transformer mon existence.

Cinquante balais, romancier de troisième zone (je ne sais pas s’il existe une zone Z comme au cinéma mais si c’est le cas, on peut m’y ranger sans problème), une femme qui avait cru en moi mais avait vite déchanté (je ne pouvais pas la blâmer), un divorce quelques années plus tard, deux gosses que je ne voyais plus et pour finir, un petit appartement que je pouvais louer en partie grâce aux aides de l’État.

Pour une fois, on pouvait me classer dans les doubles A. Non pas la catégorie reine des économies d’énergie mais celle des princes de la *lose* : les Artistes Assistés.

Et encore, quand je dis « princes », je m’avance beaucoup. Parce qu’il y a des *losers* admirables. Qui vivent leur déchéance avec un certain panache, une morgue et un dédain remarquables. Misérables mais indomptés. Et fiers de l’être.

Bref, il y en a qui exhibent leurs cicatrices mais moi j’étais plutôt du genre à les camoufler le plus possible. Autant vous dire que je n’y arrivais pas.

J’enviais les escargots qui pouvaient se planquer à n’importe quel moment dans leur coquille. Se dissimuler aux yeux du monde, se recroqueviller dans un monde clos, feutré et sécurisant. Quel bonheur.

C’est sans doute aussi pour cette raison que j’étais devenu romancier. Un bien grand mot auquel je préférais auteur. Un romancier a des lecteurs. Moi, j’avais surtout des relecteurs. Mes romans nécessitaient bien souvent des corrections : mon éditeur me le faisait assez remarquer.

Certes, j’avais commis quelques œuvres ayant rem-

porté un certain succès : près de soixante-dix mille exemplaires pour mon titre le plus vendu mais je dus à maintes reprises constater que les œuvres de l'esprit ne nourrissent... que l'esprit. Car l'auteur n'empêche qu'une très faible part des revenus éditoriaux.

Bref, grandes illusions et petits bénéfices constituaient (et constituent toujours) le lot habituel de l'ensemble des auteurs.

Et puis, il y eut le coup de fil d'Abeline auquel je ne m'attendais pas. Mais commençons par le commencement sinon, vous allez vous perdre en chemin. Et vous allez voir combien ce dernier allait se révéler tortueux.

Confortablement installé sur mon fauteuil en cuir, acheté chez Emmaüs, je tiens à le préciser (je n'avais pas les moyens de me payer un modèle neuf), je prenais des notes sur mon ordinateur en vue de l'écriture de mon futur projet. Il s'agissait d'une romance.

La romance n'était pas mon genre privilégié, préférant de loin le *thriller* et le fantastique. J'aimais les récits crépusculaires, les anti-héros, les histoires avec un *twist* final étourdissant. Mais ces histoires d'amour rencontraient un succès phénoménal auprès des lecteurs. Des lectrices pour être plus exact. Mais au fur et à mesure de l'écriture, je me rendais compte que je revenais sans cesse à mes vieux démons : l'histoire d'amour virait au tragique, les tensions entre les personnages s'exacerbaient jusqu'à un dénouement certes, inattendu, mais souvent cruel. Et fatal pour les tourtereaux.

Bref, je ne pouvais écrire une romance sans que celle-ci ne soit empreinte de tragédie. Et les lectrices aiment par-dessus tout des récits avec un *happy end*. Or, j'étais incapable d'imaginer une fin heureuse. Même si elle se terminait bien pour les principaux protagonistes, j'ajoutais toujours une note en demi-teinte, couleur pastel.

Je me trouvais donc en train de repenser la psychologie de mon héroïne : belle mais farouche. Mais sans doute trop farouche car elle n'hésitait pas à repousser, soit en gestes soit en paroles, tout homme qui l'approchait de trop près.

Ma « créature » au caractère bien trempé venait juste, sous ma plume, de frapper son prétendant suite à un baiser volé. Et de lui casser deux dents. Je sentais que j'étais allé trop loin car franchement, un amoureux, aussi bel homme soit-il, ne pouvait décemment rouler de pelles avec deux ratiches en moins. Sans compter l'inévitable déclamation à sa belle, point d'orgue de la passion entre les amants : « Ve t'aime mon amour. Ve t'ai toujours aimée. Ve ne rêve que de t'embrasser. »

Et puis, pour continuer à soupirer après sa belle suite à cette raclée, on ne pouvait plus parler d'amour mais de rage. Ceci dit, il y en a qui aiment se faire houspiller et brutaliser. Mais on changeait de genre littéraire.

À ce propos, j'avais longtemps pris des notes pour l'écriture d'un recueil de nouvelles érotiques. Un autre genre très à la mode. Mais là encore, mes héros, loin de s'abandonner aux joies de la chair, mettaient des heures à évoquer leurs passions intérieures, leur mal-être. Un mal-être qu'ils souhaitaient guérir par le bien-être apporté par l'exploration des sens. Bref, ils se prenaient la tête avant de se prendre le reste.

J'en étais donc là de mes cogitations quand le téléphone résonna près de moi. Le combiné était posé juste à côté du bureau – manque de place oblige – et je n'eus qu'à tendre le bras pour décrocher.

Une voix guillerette et décidée résonna aussitôt dans l'écouteur :

— Philippe ?

— Oui...

— C'est Abeline !

Ben zut alors ! Abeline ! Cela faisait deux ans que je

n'avais plus de nouvelles de ma cousine. Connaissant le personnage, cela n'augurait rien de bon. Une chose de sûre : elle avait besoin de quelque chose. Il y a quelques années, alors que nous étions encore en bons termes, elle m'avait appelé à cinq heures du matin pour l'amener aux urgences. Elle était tombée dans les escaliers et s'était foulé la cheville. Elle aurait pu téléphoner au Samu et demander une ambulance mais elle ne supportait pas de se rendre à l'hôpital toute seule. Il lui fallait un « réconfort psychologique ».

Je dois avoir une tronche d'assistant social car j'ai souvent été le confident des drames et amours déçues vécus par les membres de ma famille et mes amis. Ils aimaient tous se confier à moi. Par contre, mes états d'âme leur étaient totalement indifférents.

Le « réconfort psychologique » poussa un cri de joie quelque peu forcé. Ce coup de fil n'annonçait rien de bon. Et je ne me trompais pas.

— Abeline ? Ben dis donc, quelle surprise ! Que me vaut le plaisir de t'entendre au téléphone ?

Alors que je m'attendais à une interminable diatribe de la part de ma cousine – habituée à parler pendant des heures sans laisser la moindre chance à son interlocuteur de s'exprimer –, un long silence succéda à ma question.

— Tu es là ?

Une voix monocorde et lasse, tranchant avec la vivacité de nos premiers échanges, résonna enfin au bout de l'écouteur.

— Je suis malade. Bien malade. C'est peut-être la dernière fois que tu me parles...

Les derniers mots finirent en un sanglot douloureux. Je rabattis aussitôt l'écran de mon PC puis me levai de mon fauteuil. Abeline était ce que l'on appelle un « personnage » dans la famille. Une originale. Âgée de soixante-dix ans, elle avait fait fortune dans la pâtisserie

grâce à une recette de tourte héritée de sa mère. Rien d'exceptionnel, me direz-vous, sauf que cette tourte se révélait tout simplement délicieuse. Un succulent dessert auquel on prêtait aussi des vertus médicinales. Rien n'avait pu être prouvé scientifiquement mais de très nombreuses personnes prétendaient avoir été guéries en mangeant de ce gâteau.

Avec internet, la tourte fut vendue et distribuée dans le monde entier. Et les témoignages de guérison se multiplièrent. Ce qui fit exploser les ventes.

Abeline dut bien entendu construire une petite usine pour pouvoir satisfaire la demande mais elle refusa toujours de déléguer la fabrication de la pâtisserie. Personne ne devait être au courant de la recette de cet objet de gourmandise. Et de santé, je le répète.

L'usine se révéla bien vite inadaptée – la tourte fit très vite le *buzz* sur internet – mais ma cousine ne voulut pas agrandir les bâtiments. En fait, elle ne voulut pas prendre le risque d'un éventuel « espionnage industriel pâtissier » comme elle nous l'avoua.

Elle résolut le problème non pas en augmentant la production mais en augmentant... le prix. Près de quarante euros le gâteau, même en déduisant les frais de port, cela faisait cher de la miette.

On aurait pu croire que cette démarche, quasi suicidaire en ces temps de crise, aurait porté un coup fatal au commerce mais il n'en fut rien. Bien au contraire.

La tourte devint un objet de luxe et de convoitise. Réservé à quelques privilégiés. Privilégiés qui devaient non seulement payer le prix fort mais aussi attendre des mois avant d'être livrés. Certains en firent même un investissement. Commandant plusieurs tourtes pour les revendre plus tard sur le net... avec un solide bénéfice. Certes, le gâteau avait perdu de ses qualités gustatives mais la légende voulait qu'il garde intactes ses qualités thérapeutiques.

Ma cousine avait très vite pris conscience du potentiel offert par internet. Après quelques mois de cours privés en informatique, elle s'était acheté un ordinateur dernier cri et avait lancé un blog. Qui recevait la visite de centaines de personnes par jour. Bien entendu, la cousine avait également compris qu'elle pouvait monétiser l'audience de son blog. Les publicités omniprésentes sur les diverses pages engendrèrent à leur tour de solides revenus.

La tourte connut son heure de gloire quand un article, paru dans un journal japonais, décrivit le miracle d'une jeune femme qui ne pouvait pas avoir d'enfants. Elle avait mangé du gâteau et s'était retrouvée enceinte de... quintuplés.

Le mois suivant la parution, les ventes avaient également quintuplé. Certes, il y avait eu quelques ratés. Car certaines personnes gardaient la tourte pendant des mois avant de la manger, attendant de souffrir d'une maladie. On avait donc déploré quelques problèmes intestinaux et surtout quelques dents cassées. Car le gâteau, moelleux et fondant pendant un mois après sa fabrication, devenait dur comme de la pierre au-delà.

Abeline échappa cependant aux procès car l'affichage respectait les dates limites de conservation. Mais la maligne laissait planer le doute en ce qui concernait la date limite de ses « vertus médicinales ».

Business is business. Ceci dit, elle eut bien raison d'agir ainsi car une nouvelle légende voulut que plus la date limite de consommation s'éloignait, plus la tourte présentait de qualités thérapeutiques. On rentrait là dans le domaine de l'irrationnel.

Et c'est ainsi que la pâtisserie d'Abeline fit la fortune de cette dernière. En quelques années, elle passa d'une vie de simple ouvrière à une existence de millionnaire. Elle acquit un domaine dans le Madiran, avec le vignoble qui l'entourait. Et puis, lui vint un jour la

passion des voitures de collection. Elle en acheta une quinzaine, de toutes marques : une Maserati Mistral, une Jaguar type E 3.8 coupé *flat floor*, une Mercedes 220S Ponton cabriolet, une Austin *Healy Frogeye*, une Packard S8 Grand prix. Et j'en oublie. Mais elle les revendit quelques années plus tard quand elle trouva l'amour de sa vie : une MG Type C de 1949. La carrosserie du cabriolet se parait d'une robe rouge vif au lustré parfait, l'intérieur d'un habillage en cuir noir rehaussé d'un superbe volant en bois précieux.

Un petit bolide qu'elle faisait vrombir dans tous les coteaux du Madiran. Par chance, on l'entendait venir de loin car la cousine conduisait son bolide comme elle menait sa vie... à toute vitesse !

Abeline profita de sa fortune et voyagea beaucoup. Ce qui fit qu'on la voyait très peu. Heureusement car elle avait un fichu caractère. Pour résumer, elle ne s'embarrassait pas de manières pour dire ce qu'elle pensait des gens. Prenant même un malin plaisir à provoquer son entourage.

En ce qui me concerne, j'essayais de l'éviter le plus possible car elle s'ingéniait à critiquer mes romans. Tant au niveau du fond que de la forme. Je ne crois pas qu'il s'agissait de méchanceté mais plutôt d'une façon de me mettre face à mes faiblesses. Mais elles s'avéraient trop nombreuses pour que je puisse encore les corriger.

Savoir que cette personnalité haut en couleur et au caractère bien trempé puisse quitter ce monde me fit un choc. Il y a ainsi des personnes que l'on croit immortelles car on les a toujours connues solides comme un roc.

D'une voix grave et inquiète (malgré ses coups de gueule, je l'aimais bien la cousine), je lui demandai :

— Je suis désolé. C'est donc... si grave ?

Elle me répondit d'une voix encore plus atone :

— Si tu savais ce qui m'arrive... Je n'ose te le dire.

— Vas-y, parle-moi si cela te fait du bien. Parfois, se confier à quelqu'un peut soulager bien des souffrances.

Elle laissa passer un moment de silence avant de continuer :

— C'est gentil, j'ai toujours su que je pouvais compter sur toi. Voilà, je vais te dire la vérité...

Elle prit une nouvelle pause. Je ne savais plus comment réagir devant la détresse évidente de cette femme. Elle que j'avais connue battante et pleine de rage de vivre, quel crève-cœur.

— La vérité, c'est que je souffre d'une terrible maladie. Terrible !... La maladie d'amour !

Et elle explosa de rire. Sans me laisser le temps de réagir ni de placer un mot, elle continua en gloussant de joie :

— Je me suis trouvé un Julot ! Un veuf qui possède un vignoble pas loin du mien. Il est encore vert si tu vois ce que je veux dire ! Le vigneron, pas le vignoble, précisa-t-elle en riant de plus belle. Donc, si je meurs, c'est d'amour. Mais bon, c'est une belle mort ! Il m'a proposé de s'occuper de mon domaine. Cela me laissera plus de temps pour mes tourtes. Dis donc, tu ne connais pas la dernière ? Il a mangé de ma tourte et a retrouvé ses mâles ardeurs. Je suis sûre qu'il y a un créneau que je n'ai pas encore suffisamment exploré !

Et elle continua ainsi pendant dix minutes à jacasser toute seule au téléphone. Étourdi par ce flot incessant de paroles, je m'étais rassis à mon bureau. J'avais bien fait car ce qu'elle m'annonça ensuite résonna comme un coup de tonnerre dans ma petite vie. Un coup de tonnerre à même de changer mon existence.

— Bon, je ne t'appelle pas que pour te parler de mes amours. Cette nouvelle passion m'a ouvert les yeux. J'ai réfléchi. Je ne suis pas éternelle et j'ai envie de profiter des dernières années qu'il me reste. J'ai travaillé toute

ma vie et je pense que j'ai droit à, comment dirais-je... faire un *break*. Soixante-dix balais, c'est la bascule. Je sens que j'ai moins la frite qu'autrefois, plus de difficultés à trouver les mots, à exprimer mes pensées. Je patauge trop souvent dans la semoule.

À vrai dire et pour l'instant, je ne voyais pas trop de différence entre la version « frite » et « semoule ».

— J'ai donc pris une décision. Une grave décision. Il est temps que je m'occupe de ma succession. J'ai donc convoqué amis et famille au domaine, dimanche prochain, pour discuter de tout cela. Tu fais bien évidemment partie des invités.

Je commençais à me confondre en remerciements émus et chaleureux quand elle m'interrompit aussi sec.

— Avant de me remercier, attends de voir ce que j'ai à vous dire. Je crois que vous n'allez pas être déçus.

Et elle raccrocha sans même me dire au revoir.

Connaissant la cousine et son esprit quelque peu facétieux, je commençais à m'inquiéter sur ses véritables intentions. Mon côté inquiet et pessimiste remontait toujours à la surface.

Mais pour une fois, mon instinct ne me trompait pas. Effectivement, on n'allait pas être déçus.

2

Ma vieille Peugeot 307 serpentait le long des coteaux du Madiranais. Des coteaux recouverts de vignobles qui faisaient la légitime fierté de la région. Le vin de Madiran, tannique et solide en bouche, se marie à ravir avec les sauces et les viandes rouges. On le cultive depuis l'époque gallo-romaine. Le terroir se mélange avec celui du Pacherenc du Vic-Bilh : un blanc liquoreux et fruité, consommé avec desserts et foie gras.

J'avais appris toutes ces informations de la bouche même d'Abeline. Elle en connaissait un sacré bouchon, pardon, rayon. S'étant passionnée sur le tard pour la culture du vin. Dans le milieu, on dit « élevage ». Cette femme avait donc trois passions dans sa vie : sa MG, sa tourte et son vignoble. Les deux derniers faisaient d'ailleurs bon ménage. Et les rares occasions où elle nous recevait, Abeline ne manquait pas de déboucher quelques bonnes bouteilles.

Cette sacrée bonne femme aurait pu être adorable mais, comme je vous l'ai déjà expliqué, elle ne pouvait s'empêcher de se moquer de son entourage, voire de le provoquer. Une maîtresse de la répartie qui tue et de la parole assassine. On ne pouvait pas vraiment parler de méchanceté, non, il fallait simplement y voir l'expression d'une fantaisie qui virait parfois à la malice.

En vérité, peu lui importait ce que l'on pouvait dire et penser d'elle. Elle nous narguait souvent du haut de son tas de fric. On a beau dire mais le pognon, ça libère l'esprit et le corps. Et Dieu sait si ce chameau en jupons était libre ! J'en savais quelque chose.

Mon dernier roman lui avait déplu. Et elle l'avait démoli devant tout le monde, lors de notre dernier repas de famille, il y a deux ans de cela, relevant non sans ironie fautes d'orthographe, faux raccords et maladresses diverses. Pourtant, le texte avait bénéficié de deux correcteurs professionnels.

Mais plus que la forme, elle avait critiqué le fond. Un texte qui hésitait entre romance et humour décalé. Elle avait déploré le mélange des genres et, même si elle avait apprécié la fin, regrettait certaines séquences inutiles. Voire redondantes.

Pour son anniversaire, je lui avais offert une liseuse numérique. Ce genre d'appareil peut contenir des centaines de livres au format ePub (il s'agit du format standard et quasi universel des œuvres digitales). Et bien entendu, j'avais transféré dans la liseuse l'ensemble de mon œuvre.

Je vous le donne en mille : elle avait refusé le cadeau. Arguant qu'elle préférait les versions papier. Plus agréables à lire. J'avais pourtant passé des heures à lui expliquer les fonctionnalités proposées par les *eBooks* : possibilité d'accéder directement aux dernières pages lues ou aux divers chapitres ainsi que d'annoter le texte, d'agrandir la police des caractères et même de changer cette même police. Mise à jour gratuite des œuvres via internet, faculté de commander un livre à n'importe quelle heure, choix pléthorique des titres, rééditions de bouquins introuvables. Et j'en oublie.

En vain.

Elle m'avait répondu avec un sourire caustique :

— Tout cela, ce n'est que du gadget. Tu vois, le gros avantage des versions papiers, quand on tombe sur un mauvais livre, comme ton dernier, eh bien on peut s'en servir pour allumer le feu !

Et sous mes yeux effarés, elle avait balancé la liseuse dans la cheminée qui trônait dans sa salle à manger.

— Alors que ton machin électronique, il ne va même pas brûler !

Par chance, le feu n'était pas allumé et j'avais pu récupérer la liseuse tombée dans les cendres. Inutile de vous dire que je ne lui avais plus adressé la parole pendant tout le séjour. En fait, cela faisait deux ans que je ne lui avais plus parlé du tout. Jusqu'à ce qu'elle me téléphone.

J'habitais à Pau, dans les Pyrénées-Atlantiques et il ne m'avait fallu qu'une heure pour rejoindre le village de Madiran. Après une succession de coteaux et de collines qui ondulaient à l'horizon du Béarn, ma voiture s'engageait à l'entrée de la commune, héritière d'un fier passé moyenâgeux et d'une culture viticole millénaire, améliorée par les moines bénédictins.

Alors que je rentrais dans le village, je vis une Twingo verte garée sur une petite place. Une dame âgée se tenait au pied d'un bouleau élancé, les bras levés en direction de la cime de ce dernier. Il ne me fallut que quelques instants pour reconnaître Zoé. Que faisait-elle ainsi, plantée au pied de cet arbre ?

Je décidai de m'arrêter pour la saluer.

Alors que je venais de quitter mon véhicule pour la rejoindre, elle m'apostropha dès qu'elle me vit, sans même me dire bonjour :

— Tu tombes bien ! Ne reste pas les bras plantés devant moi et viens m'aider ! Lord Chester s'est réfugié en haut de cet arbre et refuse de redescendre !

Je compris immédiatement la situation. Cette vieille toquée avait encore amené son chat en promenade et celui-ci lui jouait des tours, comme à son habitude. Il s'agissait d'un maine coon de pure race, magnifique et surtout imposant animal de dix kilos à la robe *tabby*. Tous les maine coon ont une robe rayée qui peut se parer de diverses couleurs : le *brown tabby*, le bleu

tabby, le bleu *silver tabby*, le crème *tabby*, le *red tabby* et j'en passe. Il faut dire que j'étais devenu un expert au contact de la *passionaria* des matous.

Lord Chester, le bien nommé, possédait un pelage roux et soyeux et faisait la fierté de sa maîtresse : une vieille fille, sœur aînée d'Abeline, aux cheveux en bataille et aux traits assez masculins. Elle ne se maquillait jamais pour les atténuer et pestait souvent comme un homme. Dans la famille, on l'appelait la Virago. Un autre « aimable caractère », vous l'aurez deviné sans peine.

Elle avait compensé le manque d'enfant en adoptant une kyrielle de chats. Lord Chester, félin de haute lignée, étant son chachat, pardon, son chouchou.

Je levai les yeux vers la frondaison de l'arbre et découvris l'animal, assis avec nonchalance sur une branche basse, en train de nous observer.

J'étais bon pour grimper en haut du bouleau afin de récupérer « l'objet de tous les désirs ».

— Eh bien, dépêche-toi ! Qu'attends-tu ? Qu'il se blesse en tombant ? me lança Zoé avec véhémence.

— Mais comment s'est-il retrouvé là-haut ? Je risque de tomber en grimpant.

— Grand comme tu es, tu ne te feras pas grand mal, rétorqua-t-elle aussitôt. Cette pauvre bête avait besoin d'une pause pipi. Je me suis donc arrêtée pour satisfaire ses petits besoins et ce gremlin en a profité pour me fausser compagnie.

Elle éclata de rire en levant les yeux au ciel.

— Je reconnais bien là son côté taquin.

Elle redevint immédiatement sérieuse et continua :

— Lord Chester est un chat de race. Les chats de race aiment dominer et donc apprécient les positions... dominantes. Logique, non ? Maintenant, assez de palabres et place à l'action, termina-t-elle en me désignant le tronc de l'arbre.

Je compris que je n'avais d'autre choix que d'obtem-pérer. Comme je vous l'ai déjà dit, elle partageait avec sa sœur Abeline, un caractère bien trempé. Enfin, on se comprend.

Par chance, de nombreuses branches permettaient l'escalade et je réussis assez vite à rejoindre le chat. Celui-ci s'était mis sur le dos et, pattes en l'air, me regardait arriver d'un air, ma foi, intéressé. Je souris en découvrant le collier passé autour de son cou : il était en forme de cravate et lui donnait un air très aristocratique.

Alors que j'approchai ma main du félin, je la reculai prudemment pour lancer à ma cousine :

— Euh... tu es sûre qu'il ne va pas prendre peur et me griffer ?

— Lord Chester ne griffe pas ! Il sait se tenir !

Je pris doucement le matou par le flanc et le collai contre mon épaule. Il se laissa faire sans protester, assez content d'être l'objet de toutes les attentions. Je peux vous dire qu'il pesait, le gaillard. Quelques minutes plus tard, le chat était dans les bras de sa maîtresse qui le couvrait de caresses. Bien entendu, je ne reçus pas le moindre remerciement.

Le minou colla alors sa tête contre le cou de la Virago, en un geste tendre et inattendu. Touché par l'affection prodiguée par cet animal, je commençai à lui caresser le dos.

— Mais qu'il est mignon ! Adorable, vraiment !

J'aurais mieux fait de me taire car alors que je venais juste de cajoler sa tête, ce maudit Raminagrobis se retourna d'un bond et, toutes griffes dehors... me laboura la main. Cette main courageuse qui venait de le sauver d'une situation ô combien délicate.

— Ah ! La sale bête ! ne pus-je m'empêcher de crier en examinant le sang qui coulait déjà des profondes griffures.

— C'est ta faute ! répondit Zoé en éclatant de rire, il déteste qu'on lui caresse la tête. Les têtes couronnées n'aiment pas que la plèbe se montre par trop familière.

Alors qu'en maugréant, j'entourais ma main d'un mouchoir pour épancher le sang qui coulait à terre, ma cousine poussa un soupir agacé.

— Et puis arrête de chouiner ! Quelle fillette ! On dirait ma sœur. Toujours à se plaindre. Je ne sais pas pourquoi elle a convoqué toute la famille mais franchement, je te le dis, j'avais bien d'autres choses à faire. Sais-tu que dans deux mois, soit le 10 juillet, se tient à Paris le concours annuel des chats de race ? Lord Chester est d'ores et déjà sélectionné. Tu vois, il y a des choses plus importantes dans la vie que tes petits bobos !

Elle se dirigeait vers sa voiture – le chat toujours collé dans ses bras – et s'apprêtait à ouvrir la portière passager quand elle se retourna et pointa un index vers moi.

— Tu n'arriveras jamais à rien dans la vie en te plaignant. Tu dois être fort. Surmonter les épreuves en serrant les dents. Ce n'est pas difficile quand même !

Elle ouvrit la portière puis déposa avec soin Lord Chester dans une corbeille située sur le fauteuil arrière. Et sans plus m'accorder la moindre attention, grimpa dans la Twingo.

Quelques minutes plus tard, la Renault et ses occupants disparaissaient au coin de la rue, me laissant seul avec mon pansement improvisé.

Elle ne manquait pas de culot la cousine Zoé. Décidément, elle tenait bien de sa frangine. Toujours à faire des réflexions et à donner des leçons. Ceci dit, c'est facile de donner des leçons quand on est du bon côté du manche. Un manche en merisier, pas en bois de cagette. Car la Virago n'avait jamais travaillé : profitant toute son existence de la générosité de sa sœur.

Et aussi quelque part de sa détresse. Abeline avait perdu son unique fils à l'âge de vingt ans. Mort en conduisant une moto. Un beau gosse, gentil et toujours souriant, qui brûlait sa vie comme on la brûle à cet âge.

Elle n'en parlait jamais. Et personne ne lui en parlait. On ne connaissait même pas le père et là encore, nul n'eut l'audace, que dis-je « l'audace », la témérité de lui poser la question.

Abeline aimait dissenter des heures sur la vie privée des autres mais restait très évasive quant à la sienne. Inutile de vous dire que l'annonce de sa passion amoureuse avait résonné comme un coup de tonnerre dans la famille.

Pour préciser les choses, il ne restait plus au sein de cette famille que des cousins éloignés, parfois de deuxième génération et que je ne voyais que fort rarement. La plupart du temps, nous échangeons quelques nouvelles par email.

Mais les heures passaient et je me rendis compte que j'allais arriver en retard à notre petite réunion. Je n'avais nulle envie d'attirer l'attention sur ma personne, connaissant les personnages que j'allais retrouver.

En vérité, je me faisais du souci pour rien car nous allions tous avoir d'autres préoccupations en cette journée de mai. Oh que oui !

La 307 arriva devant un grand portail en fer forgé encadré de deux imposantes colonnes de pierre coiffées de chapiteaux sculptés. Une arche faite d'une ferronnerie richement ouvragée reliait les deux cerbères, leur tressant une prestigieuse couronne. La voiture s'engagea ensuite dans une allée bordée de platanes centenaires qui déployaient leurs branches en un salut majestueux. La propriété se trouvait au bout de l'allée. Il s'agissait d'un domaine viticole vieux de plusieurs siècles, rénové avec goût par ma tante. Avec goût et

beaucoup d'argent. Il est à noter que les deux ne vont pas toujours de pair. Un superbe perron en pierres de taille invitait les arrivants à pénétrer dans le bâtiment principal aux façades recouvertes de vigne vierge et ornées de fenêtres à meneaux. Encadrée de deux ailes en forme de tour, la bâtisse en imposait. Abeline vivait dans l'aile droite, laissant le reste de la propriété aux invités.

Plus loin, se dessinait une ancienne grange où se garaient tracteurs et machines agricoles destinés au travail de la vigne. Encore plus loin, en haut d'une colline, surplombant le domaine, se tenait le chai. Le saint des saints où des orfèvres passaient des mois à élaborer le meilleur des vins.

Et attention, le Madiran est également un vin de messe. Utilisé pour les plus grandes fêtes religieuses. Nous ne le savions pas encore mais nous allions assister à une drôle de messe !

Je notai en grimaçant que la plupart des invités étaient déjà sur place. Zoé avait garé son véhicule à côté d'une superbe BMW série 3 cabriolet, à toit rigide escamotable. Dumond avait encore changé de voiture. Il faut dire qu'il avait les moyens, officiant en tant que *trader* dans une grande banque. Et cette dernière gagnait beaucoup de fric grâce à lui. Bien entendu, il en allait différemment pour les petits porteurs qui se faisaient plumer. Mais, comme Dumond leur expliquait quand ils venaient se plaindre d'avoir perdu toutes leurs économies : « La banque a un devoir de conseil, pas de résultat. On vous a mis en garde contre les dangers éventuels de certains placements en bourse. Maintenant à vous d'assumer vos choix. À gros risques, gros gains. Mais aussi parfois grosses pertes. »

Bien évidemment, le scélérat éludait le fait que la « prise de risque » était soigneusement minorée par les commerciaux. Voire totalement passée sous silence.

Jusqu'ici, aucun client n'avait osé porter plainte, alors le système perdurait. On faisait croire aux pauvres qu'ils pouvaient s'enrichir et aux riches qu'ils ne pouvaient s'appauvrir.

Thierry Dumond était un carnassier qui avait dépecé nombre de proies. Un *trader* impitoyable, sans aucun état d'âme dès lors qu'il s'agissait de gagner du pognon. Le fric était sa religion et il célébrait la messe avec allégresse.

Je garai ma Peugeot non loin de la pimpante 3008 de Diane et Hubert, mes cousins enseignants. Là encore, quand je parle de cousins, il s'agit de cousins éloignés, au deuxième degré. Vous savez, quand on gratte un peu, on se retrouve vite cousin avec beaucoup de monde.

Eux aussi, cela me faisait tiquer de les revoir. Des gens cultivés, intéressants, avec un côté bobo et écolo qui aurait pu faire leur charme si leur côté médisant n'avait tout gâché. Mais nous y reviendrons.

Une fois sorti de ma voiture, je me dirigeai vers l'escalier en pierre que je gravissais à toute allure pour bientôt me retrouver devant la porte d'entrée. Une colossale porte à double battants, toute en chêne massif, dans laquelle s'encastrait une grille en fer forgé, aux bouts en forme de pointes. Abeline n'appréciait pas les importuns et voulait que ça se sache.

J'allais appuyer sur la sonnette afin de signaler ma présence quand le lourd battant de droite s'ouvrit. Une dame souriante de soixante ans apparut au seuil de l'entrée. Bernadette était la dame à tout faire d'Abeline. À la fois femme de ménage, cuisinière, intendante et souvent, il faut l'avouer... souffre-douleur. Je n'ai jamais su comment cette pauvre femme pouvait supporter le caractère irascible de sa patronne. Et ce depuis plus de vingt ans. Ceci dit, les gages devaient être à la mesure du sacrifice consenti. La preuve : Bernadette

avait investi dans plusieurs appartements à Pau.

Tout cela sur les conseils avisés d'Abeline. Qui avait le nez creux point de vue affaires. Certaines rumeurs prétendaient cependant que Bernadette avait investi dans l'immobilier au pire moment, alors que le marché se trouvait au plus haut. Et que les emprunts qu'elle devait encore à la banque expliquaient sa « fidélité » à la terrible cousine.

Mais ces considérations pécuniaires n'expliquaient pas tout. Car Bernadette, telle la célèbre Soubirous, était une sainte qui avait reçu la Grâce. Croyante mais surtout pratiquante assidue, elle allait à la messe trois fois par semaine et à Lourdes tous les dimanches.

Le Ciel l'avait « récompensée » en rappelant son mari vers le Seigneur à l'âge de trente ans, la laissant veuve et avec deux enfants en bas âge. Mais elle n'en avait pas tenu rigueur au Très-Haut.

Les décisions de Ceux d'en Haut ne sont pas comprises par ceux d'en bas. Un problème de distance, je présume.

Suite à son veuvage, elle avait trouvé une place de servante dans un presbytère pendant une dizaine d'années. Mais avait dû changer de situation à la mort du curé. Et depuis, elle officiait chez Abeline.

Bernadette m'accueillit par un sourire chaleureux. Un sourire qu'elle affichait tout le temps et qui rayonnait encore plus quand elle partait dans des explications mystiques et ésotériques.

C'est bien simple, nous l'appelions – en son absence bien entendu – Notre Dame de la Félicité. Elle m'appréciait beaucoup et d'autant plus que j'étais l'un des seuls dans la famille et dans l'entourage de sa patronne à lui porter estime et affection. À la respecter, aussi. Solidarité de gens de peu : elle, la bonniche, et moi le poète.

— Philippe, que je suis contente de vous revoir ! Cela faisait bien longtemps ! Deux ans si je ne me trompe

pas ?

Je me penchai vers elle pour l'embrasser (il n'y a que moi qui me permettais ce geste envers elle ; pour être plus juste, j'étais le seul autorisé à le faire).

— Deux ans, eh oui, déjà. Depuis, enfin depuis que...

— Depuis qu'Abeline a balancé votre liseuse numérique dans la cheminée ! s'esclaffa-t-elle.

— Voilà, répondis-je à mon tour en riant.

— Vous savez, la rancune est un sentiment qui a vite fait de vous empoisonner la vie. J'en sais quelque chose.

— Abeline est toujours aussi... difficile ?

— Disons qu'elle n'est pas comme son vin : la vieille ne la bonifie pas. Et ce n'est pas à son âge qu'on va pouvoir replanter le cépage ! s'amusa-t-elle en refermant la porte derrière nous.

— Pourtant, je me suis laissé dire qu'un vigneron s'occupait activement de son terroir...

Bernadette se mit à rougir — ce qu'elle faisait toujours quand on évoquait les choses de la chair — puis me fit un clin d'œil complice et me prit par le bras pour me conduire au salon qui se tenait au centre du bâtiment principal.

— Je sais qu'il a la main verte. Pour le reste, je ne saurais en juger.

Et c'est ainsi qu'en continuant à plaisanter, nous arrivâmes dans le salon.

À ma grande surprise, une large baie vitrée avait été aménagée dans un mur, offrant une vue panoramique sur le parc orné d'arbres centenaires et de fruitiers plantés au cordeau. Un concert de rires et de saluts accueillit mon arrivée.

— Ah ! Voilà enfin notre poète ! s'exclama une voix rocailleuse.

— Mon pauvre Philippe, tu seras toujours en retard, lança une voix féminine sur ma gauche.

Tous mes cousins étaient rassemblés autour de la

grande table du salon. Petits fours, charcuteries diverses, amuse-gueules variés et surtout vin à volonté – les bouteilles vides trônaient déjà en bout de table –, avaient été mis à disposition des invités.

Le salon était en symbiose avec le reste de la propriété : rénové avec goût et sans compter à la dépense. Une magistrale cheminée en marbre blanc de Carrare trônait en face de nous. Sur le sol, des tomettes anciennes, aux couleurs et nuances variées, toutes posées en diagonale, offraient un contraste étonnant avec la blancheur des murs peints à la chaux.

Les personnes présentes se bâfraient en attendant l'arrivée d'Abeline. Comme de bien entendu, Frédéric tenait une bouteille de Madiran à la main et servait une somptueuse créature que je reconnus sans mal : la splendide Eva. Frédéric, dit Frédo pour les intimes, et tout le monde devenait intime avec lui dès qu'il avait un coup dans le nez, œuvrait dans la restauration. Il tenait une brasserie réputée à Pau. L'enseigne ne désemplassait pas. Il faut dire que Frédo proposait une cuisine traditionnelle et régionale : foie gras, garbure et magrets de canard faisaient honneur à sa carte. Sans oublier, bien entendu... la tourte d'Abeline qu'il proposait en exclusivité dans son restaurant.

Certaines mauvaises langues disaient que le succès de l'enseigne venait en partie de la franchise « tourtière » cédée par la cousine. Je l'aimais bien, le Frédo. Un bon vivant, grande carcasse et grande gueule, mais cœur tendre. Un humour gaulois, souvent grivois. Pas très fin mais jamais méchant.

Il mangeait beaucoup, buvait encore plus et parlait haut et fort. D'ailleurs, quand il ne mangeait pas... il parlait. Une véritable mitraillette. Il passait ainsi de sujets en sujets, surfant sur l'actualité ou bien la famille. Il n'y avait pas de trame directrice dans ses discussions. Non, il se laissait emporter par ses réflexions, obser-

ventions et coups de gueule.

Coups de gueule encouragés par les coups de rouge.

Mais le coco s'était calmé depuis un an. Depuis qu'il avait rencontré Eva. Une bombe. Superbe blonde russe croisée lors d'un séminaire gastronomique à Moscou. Un mètre soixante-dix de beauté, une taille mince qui mettait en avant un tour de poitrine que tout homme ne pouvait regarder sans indécente pensée. Et puis des yeux d'un vert d'eau, qui se posaient sur vous en toute ingénuité. Pour mieux vous hypnotiser. C'est bien simple, tout mâle en oubliait d'observer les nibards.

Les mauvaises langues, et elles ne manquaient pas dans la famille, vous allez le découvrir, se demandaient si cette créature n'avait pas été « achetée » sur catalogue. Car il faut le dire, avec ses cent dix kilos, son visage rougeaud, son ventre proéminent et ses cheveux rares, le Frédo n'avait rien d'un Apollon.

Quoi qu'il en soit, et depuis leur rencontre, elle bossait avec lui au restaurant en tant que caissière. J'allais autrefois y manger une fois par semaine mais depuis qu'Eva était entrée dans la vie du Frédo... terminé ! Pour je ne sais quelle raison, la belle m'avait pris en grippe. Et se montrait même agressive envers moi.

Car la garce savait se faire comprendre : elle s'exprimait parfaitement en français. Avec une touche d'accent slave qui accentuait son charme. Il lui arrivait parfois de buter sur certains mots ou bien encore d'avoir des problèmes d'élocution quand elle s'énervait. Et cela lui arrivait souvent. Car elle détestait être contrariée.

Pour résumer ce que je pensais d'elle : il s'agissait d'une nana intéressée. Et quand je dis « intéressée », je reste poli. D'autres auraient parlé de « cocotte ». Une nana intelligente qui avait mis la main sur un mec gentil et allait le plumer. Dans la vie, il y a deux sortes de garces : les mouches à merde et les abeilles à miel. Et

elle faisait partie de la seconde catégorie d'insectes, ceux qui ont des ambitions et ne butinent que les personnes qui vont leur permettre de les réaliser. Car le Frédo, je le répète, possédait un cœur en or. Et l'or est un métal tendre. Dommage pour lui. Et surtout pour moi car je ne payais jamais l'addition dans son resto.

La bouteille à la main, Frédéric servait sa Dulcinée avec moult gestes attentionnés. Zoé, à côté du couple, s'impatientait et tendait son verre avec avidité, tenant Lord Chester de l'autre main. Tous mes autres cousins avaient été servis et me regardaient d'un air rigolard.

— Te voilà enfin ! répéta ma cousine Diane.

— Tu devrais savoir que l'exactitude est la politesse des rois, ajouta son mari Hubert sur un ton de reproche.

— J'ai d'ailleurs lu, reprit-elle d'un ton doctoral, que le fait d'être toujours en retard pouvait relever d'une certaine pathologie, d'un trouble comportemental.

— Allons, ne sois pas trop sévère avec notre poète. N'oublie pas les paroles d'André Maurois : « Le retard est la politesse des artistes. »

Ces échanges érudits ne m'étonnaient pas de la part du couple. Les gens étaient pour eux des « tartines » sur lesquelles ils adoraient étaler leur culture. Leur métier, que dis-je leur métier, leur mission : professeurs des écoles. Hubert possédait une licence d'histoire et Diane un doctorat en psychologie. Bref, nous avions affaire aux intellos de la famille. Intelligents, compatissants, bien-pensants, et surtout... bien médisants.

Ils tenaient leurs rôles de donneurs de leçons à merveille et il était difficile de les prendre en défaut. Ils possédaient un avis sur tout. Un avis bien tranché qu'ils n'hésitaient pas à imposer.

Un autre de leur défaut, mis à part ce petit côté pédant : ils ne supportaient pas la contradiction. Ils étaient le Bien. Et le Bien ne peut être débattu. Dès que